



MANIPULATION

Bernard DUFOURG

Extrait : Chapitre I

1 • FOUET

Le coup de fouet claqua, sec, déchirant l'air moite de la pièce. L'homme émit un gémissement étouffé. La balle en mousse noire, maintenue dans sa bouche par deux lacets de cuir, l'empêchait de crier. Une fine et longue boursoufflure commença à dessiner une ligne rouge partant de l'épaule jusqu'au milieu du dos. Nouveau coup de fouet. La marque apparut au creux des reins cette fois. Les muscles du « prisonnier », accroché à la croix de Saint André, s'étaient tendus. Sur la platine laser, Hole envoyait un hard rock à tout casser, volume à fond, couvrant les bruits de la scène. Un troisième claquement, plus violent cette fois, sur les fesses nues. Quelques gouttes de sang se mirent à perler sur la peau rougie.

— Voilà ce qui arrive quand on ose me contredire ! dit la jeune femme en noir, perchée sur des escarpins de quinze centimètres. Tu vas m'obéir maintenant ?

L'homme fit oui de la tête.

— Je vais te détacher et tu vas venir à quatre pattes me baiser les pieds, dépêche-toi !

Elle dégagea la bouche et dénoua les liens.

— Oui. Maîtresse.

Elle s'était installée dans le canapé en cuir, une cravache à la main. L'homme était nu, à genoux, léchant les talons hauts dans une posture de totale soumission. Soudain le téléphone se mit à sonner. Le répondeur s'enclencha aussitôt.

— Bonjour, vous êtes chez maîtresse Jessica. Ceci est un répondeur explicatif. Je rencontre des hommes courtois et généreux. J'ai vingt-huit ans, un mètre soixante-dix, brune, sexy, sympa mais sélective. Je reçois tous les jours de la semaine, week-end compris, de midi à minuit...

La jeune femme se leva, abandonnant son « esclave ».

— Toi, ne bouge pas !

Le répondeur continuait ses explications. Elle se saisit du téléphone posé près de l'ordinateur.

— Allo... Oui, vous avez lu l'annonce ? Pour une heure, c'est 250 euros. Près de Bastille... C'est ça... Vous me prévenez quelques heures auparavant... Comment ? Oui, je fais ça... Je vous donnerai l'adresse exacte, juste avant le rendez-vous. Oui... Au revoir.

Certainement un coup de fil bidon. Elle commençait à en avoir assez de tous ces types qui fantasmaient au téléphone !

Cindy, qui se faisait appeler « Maîtresse Jessica » dans son « travail », passa dans la cuisine se servir un verre de thé glacé. Elle trébucha sur un drôle de truc nar terre. manquant se casser la figure... La serviette

en cuir de son « client » était renversée en travers du couloir ! Sous l'effet du coup de pied, une enveloppe avait glissé et quelques feuilles s'en étaient échappées s'éparpillant sur le parquet. Elle s'accroupit pour les ramasser. Des papiers administratifs concernant une boîte d'informatique au Luxembourg, une enveloppe avec des photos, des clichés pornos... Une drôle de lettre avec des tournures de phrases agressives, des menaces...

— Tu fouilles dans mes affaires, Jessica ?

Elle se retourna, confuse. L'homme était debout, de l'autre côté du couloir. Elle eut l'impression désagréable d'être prise la main dans le sac !

— J'ai trébuché sur la mallette. Des feuilles sont tombées. Je les remettais en place. Mais je ne t'ai pas donné l'autorisation de te lever. Tu vas être puni ! Retourne dans le salon ! Obéis !

— Excuse-moi, je n'ai plus trop envie de jouer.

— Tu penses vraiment que je fouillais dans tes affaires ? Tu avais laissé ta serviette en plein milieu du couloir ! Tu étais tellement pressé de recevoir ta fessée...

— Si tu mets ton nez où il ne faut pas, Jessica, tu vas finir par t'attirer des ennuis.

— Pourquoi te balades-tu avec des dossiers confidentiels quand tu viens chez moi ? Ce n'est pas très malin ! J'ai juste remis les papiers qui avaient glissé à leur place. C'est tout. Manque de bol, j'ai vu tes photos cochonnes... Coquin, tu ne m'en parles pas de ça !

Elle essayait de prendre un ton enjoué.

— Monsieur le Ministre a son jardin secret ! Tu ne t'emmerdes pas mon salaud. C'est quoi ces photos ?

— Ce n'est rien, Jessica. Laisse tomber. Rien à voir avec moi.

Pourtant, elle avait l'impression d'avoir vu son visage sur les clichés.

— Et puis arrête avec ton « Monsieur le Ministre ». Tu sais bien que ce n'est plus ma fonction.

— Soit, je ne pose plus de questions. Je te sers un whisky ?

Il s'habillait et paraissait contrarié. Cindy se dit qu'elle avait peut-être fait une grosse bêtise en voulant ranger ces papiers. Et pourquoi lui avoir parlé des photos. Décidément, elle n'était pas très maligne.

— Tu t'en vas ? Mais tu devais rester tout l'après-midi.

— Eh bien, j'ai changé d'avis. Je bois mon verre et j'y vais. T'inquiète pas, c'est pas ta faute. Je suis un peu sur les nerfs en ce moment. J'ai pas mal de boulot à l'Assemblée et je suis partie prenante dans un gros contrat commercial. J'ai des dossiers en retard et je vais devoir passer le week-end au bureau.

— Si tu as envie de faire un break, tu sais que tu peux me contacter... J'aime bien tes petits cadeaux.

— Tu appelles ça des petits cadeaux ! Une bague Cartier !

— Je rigole... Passe quand tu veux.

— Justement, je pense qu'il va falloir cesser de se voir pendant quelque temps.

— Pourquoi ?

— J'ai trop de boulot, trop de problèmes. Notre relation pourrait me perturber dans mes affaires. En ce moment, je préfère avoir une vie privée plus rangée.

— Comme tu voudras, Gérard. Dommage.

Il vida son verre d'un trait. L'air préoccupé. Les yeux fuyants, il l'embrassa et prit la direction de la porte.

— Bon, alors à bientôt, quand même...

— C'est ça, mais c'est moi qui t'appelle. Toi, ne me téléphone surtout pas !

Il disparut dans l'escalier, sans même prendre le temps d'attendre l'ascenseur.

Derrière le rideau opaque de sa fenêtre, Cindy vit Gérard Hourdain, député-maire et ancien ministre des Finances, traverser la rue en courant, au moment où une grosse Peugeot grise ralentissait devant chez elle. Un homme en costume noir lui ouvrit la porte, donnant un rapide coup d'œil alentour, puis la voiture accéléra pour remonter le faubourg Saint-Antoine. Cindy se préparait à tourner le dos à la rue, lorsqu'elle remarqua deux types démarrer sur une grosse moto. Ils semblaient prendre la voiture en chasse.

2 • INTIFADA

L'air, gorgé d'une poussière ocre, était devenu irrespirable. La chaleur étouffante les avait contraints à fermer les fenêtres de la Ford Focus. Pierre filmait de l'intérieur et Bruno avait rangé sa mixette, le bruit de la climatisation poussée au maximum l'empêchant de faire une bonne prise de son. Au volant, Pascal était soucieux. Au détour d'un virage, il avait aperçu, cent mètres plus bas, deux véhicules blindés qui descendaient devant eux la route, ou plutôt la piste, en direction du village palestinien de Silwan, banlieue Est de Jérusalem.

Voilà dix jours qu'ils étaient arrivés en Israël et rien ne se passait comme prévu. La plupart des intervenants leur avaient fait faux-bond. Certains avaient carrément refusé de les rencontrer. Le documentaire qu'ils tentaient de réaliser pour la Télévision française, depuis plusieurs mois maintenant, prenait l'eau de toute part. Pierre avait voulu arrêter les frais, mais Pascal était, à chaque fois, revenu à la charge pour le convaincre de persévérer.

Aujourd'hui, c'était leur dernière chance d'obtenir enfin quelque chose de concret. Un rendez-vous approximatif avec un jeune chebab devait les conduire à la personne qu'ils recherchaient depuis plusieurs mois. Abou Youssef, ancien responsable logistique du Hamas. Il avait été l'un des terroristes les plus recherchés d'Israël. Pour la première fois, il avait décidé de parler à visage découvert. Le deal était précis : rencontrer un haut dirigeant israélien et discuter avec lui, devant une caméra de télévision, d'une éventuelle possibilité de paix. Personne ne croyait à la réussite de leur entreprise et les quelques producteurs qui avaient misé sur cette aventure étaient en train de retourner leur veste devant la complexité du problème.

Pierre avait cadré les blindés dans son viseur, mais les nombreux nids-de-poules l'empêchaient de réaliser une prise de vue correcte. Un peu plus bas, à l'embranchement de la route conduisant au village palestinien, il aperçut un départ de feu. Quelques pneus commençaient à cramer, dégageant une fumée épaisse. Les blindés ralentirent. Plusieurs soldats casqués, armés de fusils d'assaut, sautèrent en marche se positionnant sur les bas-côtés, déjà prêts à tirer.

— Merde, ça chauffe un peu plus bas, fit Pascal. Que fait-on ?

— Nous avançons doucement, et on voit, répondit Pierre, l'œil toujours dans le viseur.

Les deux véhicules blindés s'étaient maintenant immobilisés. Des jeunes Palestiniens armés de frondes commençaient à canarder les soldats. Deux d'entre eux se mirent à épauler, sans faire feu. Un peu plus haut, sur la droite, surplombant le carrefour, une bande de colons, à l'abri derrière un grillage, invectivait les jeunes Arabes.

Pierre descendit, laissant Pascal garer la voiture à l'abri d'un petit muret. Une camionnette jaune était immobilisée au milieu de la route. Le chauffeur discutait avec les soldats. Il venait de se faire caillasser par les jeunes colons de l'implantation située juste au-dessus du carrefour. Les habitants s'étaient protégés de leurs voisins arabes par une clôture de barbelés surplombée d'un impressionnant mirador. Un drapeau israélien flottait au vent, narguant le village palestinien situé quelques centaines de mètres plus bas.

L'officier se tourna vers Pierre, lui demandant de ne pas filmer, juste au moment où un cocktail Molotov explosait sur l'un des blindés. Les soldats se mirent à tirer. Pierre continuait de tourner. Il vit la voiture jaune démarrer en trombe, tandis que l'officier se précipitait à son tour vers son véhicule. En quelques secondes, Pierre s'était retrouvé au beau milieu de l'affrontement. Deux grenades lacrymogènes explosèrent. Le vent rabattit la fumée dans sa direction. Instinctivement, il sortit son mouchoir pour se protéger le nez et les yeux. Sa gorge le piquait, il commença à tousser. Il ne voyait plus rien. Il remarqua pourtant un mouvement dans son dos et aperçut un jeune qui criait.

— French TV, French TV come with us. Zidane, Zidane come...

Il se retourna. Un garçon d'une dizaine d'années le tenait par la manche. Il se laissa faire, et se mit à courir. Les Israéliens continuaient de tirer à travers la fumée. Il entendait les balles plastique siffler près de lui ricochant parfois sur la chaussée. Un enfant hurla, touché au bras par une balle. Il se retrouva dans un champ au milieu d'une flopée de jeunes armés de frondes et de bouteilles d'essence. Il avait perdu les autres. L'affrontement se radicalisait. Dans la petite rue qui descendait au village, une barricade se construisait. Il eut l'impression de voir Pascal au milieu d'un groupe de Palestiniens. Il mit son œil dans le viseur, fit un zoom rapide... Son collègue avait disparu.

Pierre prit son téléphone portable.

— Pascal, où es-tu passé ?

— Avec les jeunes derrière la barricade. Bruno est avec moi.

— Je suis dans un champ de l'autre côté.

— On se téléphone régulièrement toutes les demi-heures, d'accord ?

— Ok, fais gaffe à toi.

Il raccrocha, contournant le champ avec un gamin qui devait avoir sept ans tout au plus. Celui-ci le fit passer dans un bloc de petites maisons construites au bord de la route, à flanc de colline. Une femme voilée d'une cinquantaine d'années lui indiqua une porte menant dans une cour. Le gamin lui prit la main et l'entraîna dans un escalier. Ils se retrouvèrent sur une terrasse toute blanche, d'une luminosité explosive sous le soleil d'été. Du linge multicolore séchait sur une corde. L'enfant lui fit signe de filmer. Pierre avança prenant appui sur un muret. Il dominait maintenant toute la scène. Il comprit tout de suite que les Israéliens, trop peu nombreux, n'avaient aucunement l'intention de s'avancer pour l'instant dans le village. Dans les petites rues qui descendaient au centre de Silwan, ils n'avaient aucune chance de s'en sortir. Il fit quelques images de l'affrontement et remarqua l'officier, celui qui lui avait demandé de ne pas filmer, en train de parler dans son téléphone de campagne. Deux nouveaux 4X4 arrivaient par la route de Jérusalem. Une dizaine de soldats venait prêter main-forte à leurs collègues. Nouveaux tirs de grenades. Cocktails Molotov, pierres, frondes, balles plastique et réelles... L'histoire se compliquait. Une

ambulance traversa le village en trombe, sirènes gueulantes poussées à fond. Les gens hurlaient, couraient de tous les côtés, puis un bruit plus important couvrit la scène. L'enfant à ses côtés lui montra le ciel. Un point brillant avançait droit sur eux. En quelques secondes l'hélicoptère Apache se positionna au-dessus de l'affrontement. Nouveaux tirs de grenades. Les jeunes se mirent à courir dans tous les sens tandis que les blindés avançaient vers la barricade. Une automitrailleuse fonça dans les bidons de ferraille qui obstruaient la rue. Les soldats étaient maintenant sur la barricade prenant possession des lieux, mais les Palestiniens avaient disparu. Pierre vit Pascal et Bruno montrer leurs cartes de presse et se mettre à couvert derrière un mur. Les soldats avançaient prudemment dans la rue. Ils parcoururent une centaine de mètres se protégeant derrière l'automitrailleuse. L'hélicoptère tournait au-dessus de Silwan. Seuls trois véhicules israéliens sillonnaient les rues maintenant désertes. Les militaires restèrent un bon moment dans le village silencieux, avant de quitter les lieux.

Pierre s'était assis sur le rebord de la terrasse. Il prit son téléphone pour appeler les autres.

— Alors, tout va bien ? Où êtes-vous passés ?

— Nous sommes à l'entrée du village. C'est incroyable, nous avons trouvé le cousin de notre contact, c'est le propriétaire de la camionnette jaune. Il nous a offert le thé. Descends la rue principale, c'est une maison avec une porte bleue. Bruno va venir à ta rencontre.

Il se retrouva dans la rue. Le vent du sud soufflait encore, balayant les derniers effluves des lacrymogènes mélangées à la fumée des pneus brûlés qui finissaient de se consumer. Il fit quelques images... Désolation du champ de bataille abandonné. Il avançait à l'ombre, se protégeant de la chaleur, caméra en bandoulière, lorsqu'une volée de feuilles blanches traversa la rue, poussée par le courant d'air. Il en saisit une. C'était une série de notes prises par Pascal. Il remonta la piste des pages... Et il vit la Ford. La portière gauche était grande ouverte ! La lunette arrière fracassée. Il se mit à courir. La voiture avait été « braquée », leurs sacs ouverts, le matériel volé. Il commença à ranger les papiers, à vérifier ce qu'il restait de leurs affaires. Le coffre était fermé. Il se préparait à téléphoner à Pascal, mais Bruno apparut.

— Que fais-tu dans la voiture ?

— On vient de se faire dépouiller !

— Merde ! Ils ont piqué quelque chose ?

— Le magnétophone à cassette, l'appareil photo, des cassettes, mon blouson et peut-être bien le sac à dos avec les documents de Pascal.

— Nom de Dieu ! Quelle galère ! C'est bizarre, ce n'est pourtant pas le style des Palestiniens.

— Tu as raison, c'est curieux. Il faut prévenir Pascal. Si ce sont des jeunes du village, on peut essayer de se faire restituer le matériel en contactant Abou Youssef. S'il passe le message, on a une petite chance. Mais pourquoi n'avez-vous pas rangé le matériel dans le coffre ?

— Je ne sais pas si tu as bien remarqué, mais c'est parti à cent à l'heure. Nous avons mis la voiture à l'abri et nous sommes vite sortis voir ce qu'il se passait. Ensuite, on s'est trouvé coincé. Nous pensions en avoir pour deux minutes. Jamais on aurait pu imaginer que ça allait dégénérer. Quant à se faire casser la voiture comme ça ! Décidément tout part en vrille dans ce pays.

Ils refermèrent la Ford et redescendirent la rue pour retrouver Pascal.

Quand ils pénétrèrent dans la petite maison, leur collègue était au centre d'une discussion animée. Une carafe de citronnade à la menthe était posée sur la table basse. Un homme d'une soixantaine d'années,

confortablement installé dans un canapé déginglé, fumait un narguilé. Pascal présenta Pierre à l'assemblée.

— Salam Aleikum. Nous avons un grave problème, expliqua Pierre.

— Que se passe-t-il ?

— On nous a cassé une vitre de la voiture et volé pas mal de trucs... Ton sac a peut-être disparu. À moins que tu ne l'aies avec toi. Tout un tas de tes notes était éparpillé à travers la rue.

— Mon sac, mais il contient des papiers importants ! Merde, merde, merde. Excusez-moi, messieurs.

L'assemblée écoutait, intriguée, ne comprenant pas ce qu'il se passait.

Pascal, en arabe agrémenté d'anglais, essaya d'expliquer la situation. Le patriarche appela deux jeunes leur chuchotant quelques mots à l'oreille. Ils s'éclipsèrent dans la cour.

— J'ai demandé à mes fils de s'occuper de votre problème. Il y a quelques années encore, cela ne se serait jamais produit. Mais aujourd'hui, la précarité, la pauvreté, le chômage... Deux ans d'Intifada... Les jeunes finissent par perdre tous leurs repères. Si ce sont des gens du village qui ont fait ça, vous retrouverez vos affaires.

— Je vous remercie, fit Pascal. Excusez-nous, nous allons retourner vers la voiture quelques instants, nous avons besoin de téléphoner à notre bureau...

— Je vous en prie, on va vous raccompagner.

L'ambiance s'était quelque peu tendue. Pascal sortit le premier, prenant Pierre à part, discrètement.

— Tu sais qu'il y avait la liste de tous mes contacts dans ce sac !

— Non. Quel est le problème ? Nous avons les doubles bien au chaud sur le disque dur de l'agence.

— Ce n'est pas d'avoir perdu les contacts qui m'inquiète... Sur cette liste, il y a aussi nos amis.

— Tu veux dire que...

— Tu as compris. On est en train de se balader en plein fief du Hamas et les gars qui ont braqué notre voiture risquent de tomber sur cette liste avec une dizaine de noms susceptibles de les inquiéter. Tu vois un peu le topo !

Dix noms de responsables du Mossad. Une véritable bombe à retardement qu'il fallait désamorcer au plus vite.